

Francois Cavanna
Tendre et méchant

Pierre Héту

Numéro 37, octobre–novembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20159ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Héту, P. (1989). Francois Cavanna : tendre et méchant. *Nuit blanche*, (37), 32–35.

Francois Cavanna

François Cavanna

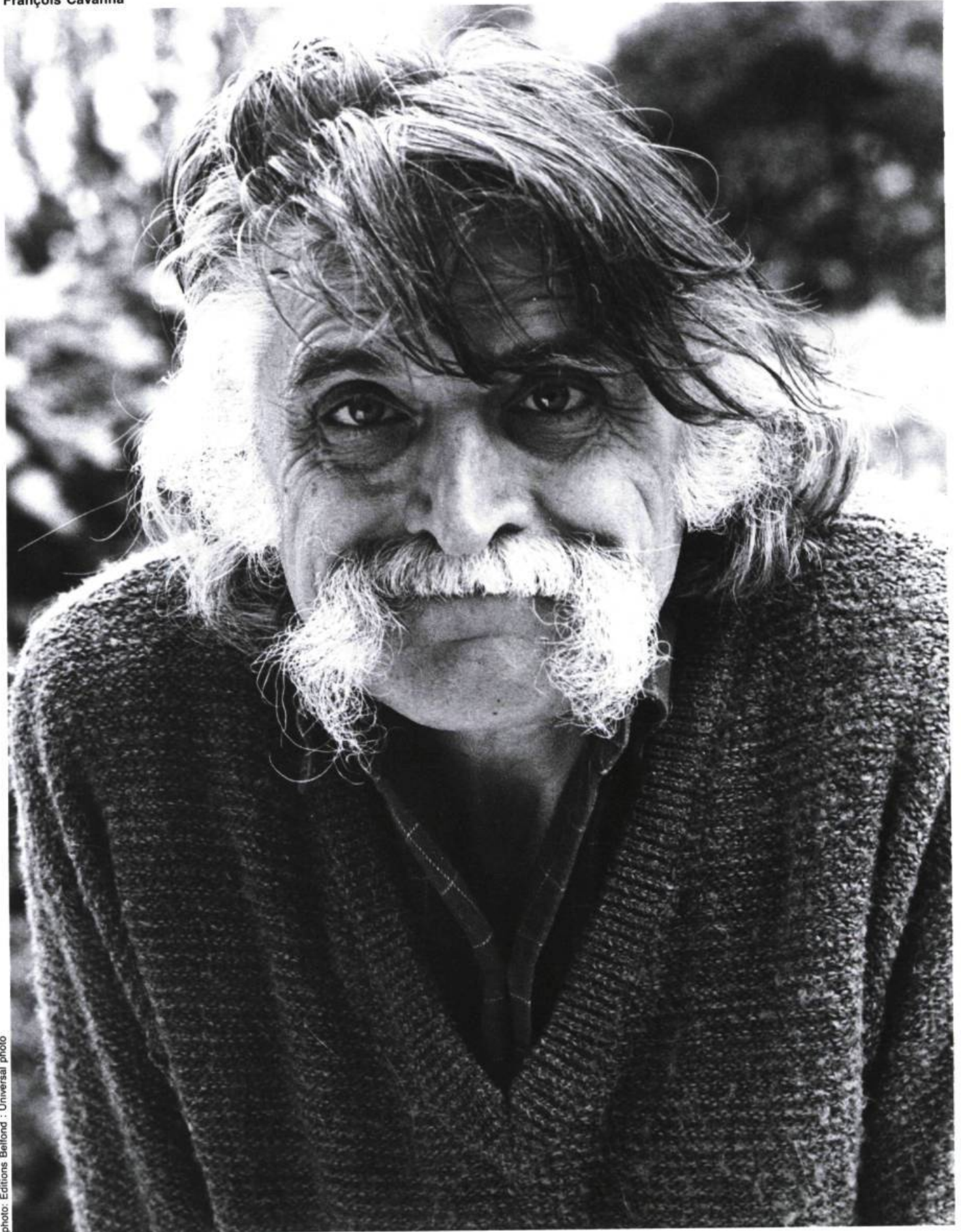


photo: Editions Belfond : Universal photo

Tendre et méchant

« Sympa mais méfiant » a lancé la représentante de Belfond quand j'ai sollicité une interview avec François Cavanna. « Il ne veut plus qu'on vienne lui demander son opinion sur l'actualité. » J'ai aussi déduit qu'il en avait assez d'être importuné par les chasseurs de confidences au sujet des positions radicales qu'il a prises sur la drogue à la suite de la mort tragique de sa petite-fille. « Mais, de conclure l'attachée de presse, si vous voulez vraiment vous entretenir de son œuvre, il s'y prêtera sûrement avec plaisir. »

Look écolo décontracté, mèche qui tombe sur des yeux qui cachent mal le regard angoissé d'une bête traquée, l'adolescence semble encore seoir à François Cavanna. Les premières minutes de l'entrevue servent à jauger le journaliste qu'il prend un peu de haut avec l'air blasé de celui qui en a vu. L'ancien rédacteur en chef de *Charlie* demeure sur son quant-à-soi jusqu'à ce que la question du journal qu'il a fondé vienne l'allumer. « Le journalisme m'a lâché, insiste-t-il, au terme des poursuites et des procès qui allaient se solder par la fin d'une belle aventure : la fermeture de l'*Hebdo*. » Difficiles la critique et la satire dans une société nivelée par le bas où les censeurs servent les intérêts du pouvoir et vice versa. Qu'à cela ne tienne, l'histoire d'un fils d'immigrant italien qui grandit dans la banlieue parisienne à l'aurore de la Deuxième Guerre correspond au goût du jour. Il voulait depuis longtemps la relater. Pris au piège, il y a pris plaisir. Cette autobiographie-fleuve va le consacrer homme de lettres. Il ne s'étonne pas trop que *Les Ritals* ait connu pareil succès. Cependant, l'échec de ses livres ne l'aurait pas surpris davantage. « Mais on ne peut pas toujours raconter sa vie », déplore-t-il mi-figue mi-raisin. Il jette alors sa curiosité et son dévolu sur le roman historique épique. Un genre qui lui permet de poursuivre des recherches sur une période charnière de l'Europe : les VIII^e et IX^e siècles. Cavanna fréquente alors les bibliothèques bien qu'il s'enorgueillisse de ne même pas avoir le bac.

Sur le roman dit historique, il porte un jugement sans compromis — comme sur le reste d'ailleurs ! « Le but essentiel de ce type de roman

consiste à divertir le lecteur en mettant en scène des hommes et des femmes aux prises avec leurs passions et confrontés au pouvoir. Bref, des coups d'épée, de l'amour, des aventures... » Avec Alexandre Dumas comme modèle, pas surprenant que Cavanna affirme que le vrai roman historique n'existe plus. « Ceux et celles qui s'en réclament semblent ignorer la tradition instaurée au XIX^e siècle par *Le Comte de Monte-Cristo* ou *Les trois mousquetaires*. Aujourd'hui, des historiens, bien souvent des universitaires, font de la fausse représentation en vendant des essais qui n'osent pas dire leur nom sous l'appellation de romans. Ils évitent ainsi les critiques de leurs pairs en cachant leurs travaux derrière la fiction avec laquelle on peut se permettre quelque liberté historique. Puis, côté marketing, le roman se vend mieux que l'essai. Chandernagor et cie appartiennent à cette école qui n'a plus rien à voir avec les origines du genre. Je ne dis pas que c'est mauvais, mais je ne pense pas qu'il suffise de prendre un personnage célèbre comme Diane de Poitiers ou Napoléon et de raconter sa vie en la romançant pour faire un bon roman historique. »

Une passion pour l'Histoire

Incidemment, l'Histoire emballe Cavanna. Il en mange et le ton qu'il emploie pour en parler trahit sa passion. Le sujet de l'heure par excellence, la Révolution française, l'enflamme. Il retrouve la voix du pamphlétaire pour exposer son interprétation des faits. « Quel que soit le moment historique, les hommes sont les mêmes, leurs sentiments, leurs ruses, leurs tromperies ne changent pas. Seule la technologie change. Les missiles ont détrôné les sabres, mais les hommes restent soumis aux mêmes impératifs

qu'ils abordent avec le même appareil à réagir. Deux agents guident l'Histoire : la pression des masses comme moteur et la psychologie des meneurs comme gouvernail. La Révolution française n'a pas échappé à cette dynamique. Le bouillonnement de la population à ce moment précis en témoigne. Pourtant, il aurait fallu peu de choses pour que cette explosion prenne un autre cap et que les événements ultérieurs soient complètement différents. Supposons qu'il n'y ait pas eu de 9 Thermidor, Robespierre aurait pu réussir à supprimer ses rivaux. Supposons aussi que les autres coquins n'aient pas foutu en l'air le Directoire et que Bonaparte ne soit pas rappliqué à toute allure d'Égypte en abandonnant son armée pour venir se présenter et éliminer les autres candidats, la France n'aurait pas hérité d'un dictateur militaire. Bien sûr, un autre à sa place eût été le jouet des comploteurs. Mais la France aurait probablement eu des visées hégémoniques plus modestes. Les guerres interminables auxquelles Bonaparte a été contraint se seraient déroulées autrement. La France a sans cesse agressé l'Allemagne au XIX^e siècle et, jusqu'à un certain point, on lui doit 14-18 et l'avènement d'Hitler. L'éveil des Russes à l'aube du siècle n'est pas non plus étranger à la tangente prise au lendemain de la Révolution. Il suffit parfois de peu de choses... On aurait pu avoir l'équivalent mais peut-être pas ! C'est ce qui m'emballe dans l'Histoire : la dynamique d'un peuple à un certain moment et la modulation produite par la psychologie des meneurs. »

Ainsi en est-il des événements relatés dans *Les fosses Caroline* et *La couronne d'Irène*. « Des romans qui se déroulent à une période sombre mais déterminante pour l'Occident. »

C'est à ce moment-là que tous les peuples se sont mis en place. On passe généralement trop vite entre la chute de l'Empire romain et celle de Constantinople. Ce sont des siècles où les gens n'ont plus eu le choix de devenir prédateur. Les invasions Barbares et Mongoles déferlent et terrorisent depuis les V^e et VI^e siècles. Leur influence se fait sentir hors d'Asie. Certains groupes comme les Vandales montèrent de riches et fragiles empires pour s'établir à l'est. Même chose pour les Wisigoths qui les combattirent pour se réfugier dans le sud de la France et en Espagne. Les Slaves se fixent aussi tandis que de leur côté les Lombards s'installent dans le nord de l'Italie. Par la suite les Hongrois arrivent et sont repoussés par les Finnois. Sous Charlemagne, une charge germanique éloigne les Slaves pour donner l'Autriche et la Bavière : des peuples celtes germanisés par la force des choses. Voilà l'un des rares endroits où le celte a cédé devant l'allemand. Partout, on se sédentarise et l'Europe délimite ses frontières linguistiques qui ne bougeront à peu près plus. Pour l'Angleterre, le processus a été plus long et on le doit aux confrontations entre Vikings et Saxons. L'avènement de l'anglais qui allait finir par avoir raison du celte dans les actuels pays du Royaume-Uni constitue, quant à lui, un envahissement récent. À preuve, les Îles britanniques conservent des traces profondes de leur origine celte.

« Je situe mes intrigues au cœur de ces bouleversements, car forcément, on y retrouve les fondements de ce que nous allions devenir à l'heure où s'instaure un gouvernement européen. Et l'homme n'a guère évolué ! » Le cours d'histoire continue de plus belle et je suis obligé de couper mon conférencier pour le rappeler à l'œuvre.

Un obsédé sexuel et sentimental

Une œuvre aux relents d'idéalisme libertaire où la femme ressemble à un idéal de liberté absolue. Le personnage de Tamara incarne ce rêve. Mêlé à tous les clins d'œil historiques, j'ai trouvé cet aspect un peu fleur bleue. Piqué, mon interlocuteur s'enflamme de nouveau. « Chez moi, il existe un amour énorme de la féminité, une vénération de la femme. Je n'en fais pas une religion, mais je suis heureux de posséder cet instinct sexuel et sa suite de sentiments. J'aime ce besoin de caresses dans les rapports entre un homme et une femme. Je suis fier

d'être un obsédé sexuel et sentimental ». Malgré cela la critique plus féministe n'a pas du tout été tendre envers *Les yeux plus grands que le ventre*, quatrième tome de l'autobiographie qui relate la vie sentimentale d'un polygame. D'aucunes y ont vu une forme primitive du machisme. La réaction de Cavanna ne se fait pas attendre et il rugit en s'enprenant à « ces féministes qui ne comprennent rien » après m'avoir dit qu'il n'avait rien à dire à ce propos et qu'ils les emmerde. Il faut dire qu'il devient cinglant en affirmant que les bases sur lesquelles le féminisme s'est fondé sont excellentes, mais que l'édifice a été récupéré par des imbéciles. « Et quand je parle d'imbéciles, je pense à monsieur et madame tout-le-monde qui, hélas, ont une machine à penser inadéquate ou, si elle fonctionne, on ne leur a pas appris à s'en servir. De sorte que les philosophies se résument à des rabâchages, les plus belles utopies politiques deviennent des systèmes figés et les religions se confondent avec les rites. » Cavanna se prétend élitiste et il s'étonne qu'on n'ose jamais lui reprocher cet aspect de sa personnalité. Il déplore aussi que ses semblables n'usent que trop peu de la raison qui reste la seule chose qui les distingue des animaux. « L'instinct, les pulsions et l'émotion gouvernent malheureusement nos destinées et cela est vrai pour la plupart des groupes qui forment les sociétés. « Bref, conclut-il, les féministes sont remplies de bonnes intentions mais desservent leur cause. » Afin que les lectrices de *Nuit blanche* n'aillent pas lyncher Cavanna, je l'entraîne sur des sentiers moins minés.

« Alors, Dieu a dit à l'homme : « Aime-moi, sinon, gare ta gueule ! » L'homme a dit : « À tes ordres, Dieu », et il l'a aimé toute la journée, et le soir il est allé dormir. Pendant qu'il dormait, Dieu s'est dit : « Qu'est-ce que je l'aime ! Nom de Dieu, qu'est-ce que je l'aime ! Je veux lui faire plaisir, une chouette de surprise, tiens donc ! » Et comme l'homme avait beaucoup de côtes, des tas de côtes qui ne servaient à rien, Dieu lui en prit une, bien doucement pour ne pas le réveiller, il souffla sur la côte et dit les mots qu'il fallait, et hop, c'était une bonne femme ! La première bonne femme. Et Dieu fut bien content. Il se dit en lui-même dans sa tête : « Ce cochon-là va

te me foutre sa queue dans le trou de la bonne femme, ils vont s'en payer une sacrée tranche, tous les deux! Ah, les saligauds, qu'est-ce que je les aime!»

La couronne d'Irène, p. 104.

Je pense, virgule, donc je suis

Pourtant dans ses deux derniers récits, le romancier véhicule une sorte de morale qui n'a apparemment rien de conformiste et se moque des dogmes religieux ou profanes. Seul l'amour rachète les personnages. Avec une certaine ostentation, il se joue des parti pris et lorsqu'on lui parle de foi, encore il s'enflamme. « Un type qui croit en Dieu, maugrée-t-il, je le récuse. Il n'a plus le droit de parler. S'il croit en Dieu, qu'il ferme sa gueule car il a tout dit en disant « je crois ». Seuls les gens qui doutent peuvent élever le débat. Ce pourquoi je veux éliminer le mot « croire » de mon vocabulaire. On ne devrait jamais dire « je crois que... » mais plutôt « je pense que... ». En fondant son jugement sur des croyances, on se

condamne à partir de prémisses complètement aberrantes. Il n'y a de certain que la phrase de Descartes : « Je pense, virgule, donc je suis ». Pour le reste, tenons-nous en à des axiomes comme base de départ d'une réflexion, mais ne perdons pas de vue qu'il s'agit d'axiomes. Et puis entre vous et moi, on ne peut pas croire au Père Noël toute sa vie! »

Lorsque nous abordons le délicat problème de la langue qu'utilisent les personnages qui sortent d'un passé si lointain, leur créateur ne croit pas qu'il faille leur donner une parlure particulière, car on ne sait pas avec exactitude de quelle façon on s'exprimait au crépuscule du premier millénaire. Même si on le savait précisément, cette langue nous serait incompréhensible, aussi il faudrait nécessairement la traduire. « Je me contente donc de donner à mes personnages un discours qui colle à celui d'aujourd'hui en prenant soin d'établir des niveaux de langue entre le peuple et ses dirigeants. Ainsi j'évite de tomber dans un Moyen Âge de pacotille que j'exècre. »

Le succès de ces deux derniers romans de François Cavanna est mitigé

si on le compare à son autobiographie. Il ne s'en formalise pas outre mesure et persiste à vouloir poursuivre dans cette veine, que le public le suive ou pas. Pourtant l'écrivain confesse qu'il est pauvre et qu'il ne touche pour tout revenu que les droits de ses livres. « Si les lecteurs ne me suivent pas, qu'ils aillent se faire foutre! Moi je continuerai au risque de me serrer la tringle. » Cependant, le livre de Cavanna qui paraît cet automne n'a rien à voir avec sa saga historique, il s'agira, me dit-il sibyllin, d'un livre d'amour. « La suite de *La couronne d'Irène* viendra plus tard, car écrire un roman historique est aussi passionnant que les mots croisés ou le scrabble! Le saviez-vous? » ■

*Entrevue réalisée par
Pierre Héту*

Outre les albums parus dans la série « Bête et méchante » (Hara-Kiri), l'œuvre de François Cavanna compte plusieurs titres. Nous n'en mentionnons que quelques-uns : Les Ritals, Belfond, 1979 ; Les Russkoffs, Belfond, 1979 ; Les yeux plus grands que le ventre, Belfond, 1983 ; Les fosses carolines, Belfond, 1986 et La couronne d'Irène, Belfond, 1988.

Cette rencontre avec François Cavanna à Paris a été rendue possible grâce à la participation de Air Canada-Touram.

Entrez dans le Tokyo Express et vous comprendrez ce qui a bien pu transporter plus de trois millions de japonais.



19,95\$

maintenant diffusées par



Centre de Diffusion du Livre Spécialisé de Montréal Inc.

1751 rue Richardson, Suite 7519, Montréal, Québec, Canada H3K 1G6 Tél: (514) 939-2660 Télécopie: (514) 939-2661



Éditions

L'Asie est suffisamment vaste pour qu'on ne s'occupe que d'elle. Philippe Picquier